

RAYMOND  
QUENEAU

Courir les rues  
Battre la campagne  
Fendre les flots

Préface de Claude Debon



*nrf*

*Poésie* / Gallimard





**COLLECTION POÉSIE**



RAYMOND QUENEAU

Courir les rues  
Battre la campagne  
Fendre les flots

*Préface*  
*de Claude Debon*

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*  
1967 *pour* Courir les rues  
1968 *pour* Battre la campagne  
1969 *pour* Fendre les flots  
1980 *pour la préface et la biobibliographie*

## PRÉFACE

*Coup sur coup, en 1966, 1967 et 1968, Raymond Queneau écrit trois recueils poétiques, Courir les rues, Battre la campagne, Fendre les flots. Ainsi coexistent jusqu'à la fin dans son œuvre la création poétique et la création romanesque, qu'il n'a jamais voulu séparer : en 1965 et 1968, il a aussi publié deux romans, Les Fleurs bleues et Le Vol d'Icare.*

*A soixante-trois ans et plus, le « jeune homme pauvre » monté un jour de 1920 du Havre à Paris pour se raser la moustache et porter des lunettes a pris du poids. Ses Exercices de style et Zazie dans le métro l'ont rendu célèbre. Le directeur de l'Encyclopédie de la Pléiade est un personnage important. Dans son bureau, il reçoit avec affabilité ses nombreux visiteurs. N'est-il pas parvenu au but qu'il s'était fixé dans sa jeunesse, « atteindre à une plus haute science et à une plus grande gloire »?*

*Pourtant, derrière les épaisses lunettes et le rire si étrange, déconcertant, on ne trouverait ni la certitude apaisée de l'adulte, ni les jouissances d'un orgueil satisfait. Le cœur reste aussi fragile à soixante ans qu'il l'était dans la vingtième année, les questions aussi fortes, plus angoissées peut-être encore car le « faut-mourir » s'approche.*

Queneau, l'homme des comptes et des bilans. A chaque moment de sa vie, il lui faut faire le point, compter son avoir, hélas aussi ses déficits. Cette fois il se presse. Lui qui polissait et repolissait ses textes se contente maintenant de les corriger une fois, ou pas du tout. Fendre les flots se veut « sans rature », comme l'Océan. En dépit du métier acquis, on ne s'improvise pas improvisateur : les repentirs restent nombreux. Malgré tout, la rapidité de la rédaction confère à l'ensemble de ces écrits, relativement courts, une sorte d'allant, de légèreté, de désinvolture apparente.

Tout l'espace est convoqué dans cette trilogie, composée d'un nombre sensiblement égal de poèmes (154, 155, 154), selon les lois de cette arithmétique secrète qu'il affectionne. La ville d'abord, la seule, Paris. La campagne ensuite, plus indifférenciée à première vue, en réalité toute pénétrée de souvenirs et d'observations. La mer enfin, lieu des origines et de l'enfance havraise. Mais cet espace est fragmenté, vu au microscope. Queneau travaille dans le petit : petites choses, petits animaux, petits faits, petites gens. Petite malice, petite satire, petite dérision. La population des recueils, ce sont plutôt les pauvres types, les déshérités de la vie que ne transmue par l'or baudelairien : Noirs en exil, balayeurs, paysans pas trop malins. Les animaux favoris, ce sont les plus disgraciés, les plus menacés : insectes, limaces, charançons, colimaçons, mouches, fourmis. Queneau aime les grains et les graines, tout ce qui se délite, s'en va en poussière, les gravats de la démolition, les miettes : du sable entre les doigts. Tout petits aussi, à peine perceptibles, les indices d'un jugement discret, où s'ouvre la trappe du découragement : simple glissement, après un silence, d'un « parfois » à un « rarement » qui suffit à renvoyer au néant le désir et l'espoir humains :

Départ alarmant  
calmes plats ou tempêtes naufrages et parfois  
les îles fortunées

rarement  
les îles fortunées

*Petit truc subtil et efficace : en un retournement plein d'humour, les interrogations du « Retraité » changent de sens entre le début et la fin du poème et le bonheur d'être débarrassé à la campagne des « ouatures mutines » devient regret mélancolique. Ce parti pris d'atténuer, de minimiser, s'il est antihéroïque, antilyrique, est aussi un parti pris de tendresse : Queneau aime le mot « ru » qui a le bon goût de si bien mimer la chose, le petit ruisseau, en son économie extrême. Il plaint la mort, vieille femme fatiguée dont la faux traditionnelle se transforme en sarcelle, et qui doit malgré tout continuer d'exercer son « petit métier ».*

*Ce petit monde vit des petits événements quotidiens, une bulle d'eau s'écrase, un hibou chante dans la nuit, une dame et un monsieur attendent l'autobus. Les plus grands petits événements, pour l'écrivain, n'ont pas lieu dans la rue, mais dans le dictionnaire. Quelle folie de l'ouvrir au mot « hêtre » et comme le cratylisme y trouve son compte, du fou-fagus à Hamlet (via la langue française)! La fougère ne convoque pas seulement le règne de la nature, mais Chaulieu et Boileau, puisque la fougère est aussi un verre à boire et qu'ainsi « le vin pétille dans la fougère ».*

*Cette modestie est pourtant loin d'être sans pièges, et sans ambition. Dans le jeu, l'enjeu : dire l'homme et le monde, se dire. Tout à coup tout se complique, se multiplie, se reflète : la poésie est là, dans ce vaste roman en vers, échos et rythmes, calcul qui résonne, proliféra-*

*tion du sens. Le grain de raisin, c'est la terre ovoïde projetée dans l'espace, aussi vulnérable que la « grume entre les doigts ». Le grain de blé scintille au ciel dans le « grand champ picoré ». La graine voyage dans l'espace, tandis que les ouatures sont pour l'oiseau qui les observe « de petits grains qui roulent ». Dignité du grain de sable... On sait sur quelles convictions traditionalistes repose cette accession du moindre au plus, formulée clairement dans l'exergue de Courir les rues : « εἴναι γὰρ καὶ ἐνταῦθα θεοὺς » (en effet, là aussi il y a des dieux) et dans le poème de Battre la campagne, « L'esprit et la matière » :*

dignité de l'éléphant  
dignité du ciron

dignité du chêne  
dignité du lichen

dignité de la montagne  
dignité du grain de sable

les consciences charnues s'étalant sur les plages  
ont-elles la grandeur des âmes d'un micron?

*Tout à cette lumière prend une autre dimension : l'ensemble de la trilogie d'abord, qui trace à reculons les routes d'une vie, jusqu'au bilan final de Fendre les flots où s'ébauche l'élan, modeste encore, « vers un peu d'air bleu », signe d'une permanente tension vers le mieux, étape d'une quête. Chaque recueil ensuite, qui, en dépit de ses liens avec les autres, conserve sa particularité.*

*Laissons Queneau présenter lui-même Courir les rues : « Ceci n'est pas un recueil de poèmes, mais le récit d'allées et venues dans un Paris qui n'est ni le " Paris*

*mystérieux* », ni le « Paris inconnu » des spécialistes. Il n'y est question que de petits faits quotidiens, des pigeons, du nom des rues, de touristes égarés : une sorte de promenade idéale dans un Paris qui ne l'est pas, une promenade qui commencerait à la Pentecôte et finirait à la Toussaint, avec les feuilles mortes.

« L'auteur n'a eu d'autre prétention que d'imiter les grands maîtres : Horace, Martial, Boileau; et, en cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, de moudre encore une fois, sur son orgue personnel, quelques thèmes classiques. »

Tout dans ce texte est à la fois restrictif et ambitieux. Queneau se veut classique, il se rattache à la grande tradition de la satire. Les allusions à la Pentecôte et à la Toussaint, même si « La Toussaint généralisée », « Lundi de Pentecôte » et « Genèse XXXII, 24 » inscrivent au centre du recueil la coexistence des vivants et des morts, ne paraissent pas désigner ici une de ces architectures cachées qui président d'ordinaire à l'élaboration de ses ouvrages. Il s'agit plutôt de la période pendant laquelle a été composé *Courir les rues*, qui correspond à l'afflux des touristes à Paris, touristes auxquels s'identifie le promeneur. Parmi les nombreux titres envisagés pour le recueil, « Farrago » signifie « un mélange confus de choses disparates », une sorte de satire, au sens étymologique du mot. Mais, au-delà de la chronique, le regard vif porté sur la vie quotidienne suffit à la prise de conscience du Temps et du Mal qui nous gouvernent. Héraclite et Heidegger sont les grands patrons fantomatiques de ces pochades.

Pochades au demeurant bien savantes parfois. Queneau se souvient de la période de sa vie où il tenait dans *L'Intransigeant* sa chronique quotidienne, « Connaissez-vous Paris? », et elle lui inspire maint détail érudit. Il appelle aussi à la rescousse ses prédécesseurs experts ès poésie et promenades parisiennes, le Flaubert de Bou-

vard et Pécuchet, Proust et Apollinaire, Prévert et Breton. La vertu physique des mots suffit aussi à engendrer le poème, comme dans « 18-12 », fantaisie caprine sur les rues Capron et Capri, et dans « Le quai Lembour » où le procédé devient toponyme. A moins que l'écrivain n'ait recours à des collages en reproduisant un article de journal ou les « concordances baudelairiennes », sortes de ready-made dépayés par leur nouvelle et insolite situation. Il y a aussi les ready-made du langage, comme cette expression toute faite, « chercher midi à quatorze heures », prison démantelée à son tour dans « Une prison démolie » :

On démolit  
le Cherche-Midi  
à quatorze heures  
tout sera dit

*Pastiche de Verlaine, allusion à Nerval, récupération des « fous littéraires », tout est clin d'œil complice à un lecteur pas trop ignare.*

*Au bout du compte surgit une joyeuse petite apocalypse, une « Toussaint généralisée ». Tout fout le camp, et nous aussi, et aussi le mythe de Paris en passe de devenir l'antimythe : voyez « Mon beau Paris ». « Luth, est-ce? », autre titre envisagé, aurait plaisamment souligné cette démolition et cette absence, et ce paradoxe d'en rire en chansons.*

*Queneau présente encore lui-même le deuxième volet du triptyque, Battre la campagne : « Ce livre fait suite à Courir les rues. Les rues, si on les suit jusqu'au bout, mènent aux champs ou dans les bois. On y rencontre des paysans, des plantes, des animaux, mais la ville avance le long des routes nationales. Y aura-t-il toujours des paysans, des plantes, des animaux? Ou plutôt y aura-t-il toujours ces paysans, ces plantes, ces animaux? Se*

*retournant vers son enfance, l'auteur se souvient qu'il rencontra ses paysans, ses plantes, ses animaux.*

*« Souvenirs et questions se présentent sous forme de poèmes. »*

*On le sait, dans la lignée de Baudelaire et fidèle à ses propres goûts, Queneau citadin préfère la culture à la nature. Il rappelle cependant avec malice dans une interview accordée à Babette Rolin : « Je n'ai rien contre les forêts. En cherchant bien dans mon œuvre, vous devez bien en trouver un petit morceau ici ou là. » Il reste que sa nature est toute pénétrée d'humanité et que la frontière entre la ville et les champs tend à s'estomper, sous l'effet corrosif de la civilisation. On retrouve dans ce recueil, modulés en fonction du sujet, thèmes et procédés déjà présents dans Courir les rues : l'usure des choses, l'érosion, la marche à la mort; les petites scènes réalistes croquées sur le vif, avec l'intrusion en force des objets de la technique moderne; les collages multiples et les allusions, à Ronsard, Vigny, Shakespeare, Gide, Prévert, Rimbaud, Valéry, etc.; les jeux sur les mots. Mais on est surtout frappé par une tonalité générale, assez différente de celle du précédent recueil. Dans les rues, on côtoie une humanité absurde : on en rit, mais elle tient un peu chaud. A la campagne, on saisit l'absurdité du cosmos : elle est moins drôle, on en a peur. Du mal omniprésent dans la nature naît une vague menace. Le poète s'identifie à ce paysan avant tout guidé par la prudence et la méfiance. Une présence quelque peu fantastique s'occupe un peu trop de nous, là-haut. Il faut « se tenir à carreau » :*

restant debout sans trop bouger  
dans un coin perdu de la ville  
on peut toujours espérer  
rester tranquille

*Une sorte de superstition de l'immobilité et du silence, un éloge de la surdité (« Bien au calme ») font vibrer en sourdine le pathétique :*

Je n'ai jamais bougé  
Tout être se boursoufle  
Lorsqu'il veut s'agiter au-delà de sa peur

*On ne sait « qui tousse là-haut », on a beau tenter d'apprivoiser les forces inconnues, cet esprit malin qui tire la chasse d'eau, ces « géants irascibles », transformer la nuit en une vieille femme qui « replie soigneusement sa couverture », les émules de Bébé Toutout sont rien moins que rassurants. Tout devient piège : le champignon, l'ortie, la poire nous font courir les « risques champêtres ».*

*La nature n'est pas bonne. La Fontaine nous avait avertis, après et avant d'autres. Défiance, prudence... Même quand il fait très beau, en pleine canicule, « le bûcheron se demande/S'il ne va pas neiger ». Lui ne peut que se poser des questions, attendre dans l'angoisse. Le poète est plus puissant : il lui suffit d'inverser arbitrairement les lois naturelles, de renverser l'ordre des choses. Ce n'est plus la vache qui regarde passer le train, mais le train qui admire son double dans le taureau « soufflant le feu par les narines ». Ce sont l'oie et l'âne qui jugent l'homme avec sévérité. Plusieurs fables de La Fontaine sont ainsi inversées, en d'amusants remake : la cigale vient en aide à la fourmi trop audacieuse, « La poule enlève le renard ». Le loup voudrait enfin vivre et échapper aux « morts du loup », lieux communs de la littérature. On le voit, renverser l'ordre des choses, c'est d'abord inverser l'ordre d'un langage, remplacer le sujet par le complément d'objet. Cette prééminence du dire se lit aussi dans la fréquente métamorphose des éléments de la nature en métaphores*

de l'écriture. Queneau établit une véritable équation entre les deux expressions de la phrase célèbre de Rimbaud, « La main à plume vaut la main à charrue » : « j'écrirai des poèmes/la main sur la charrue du vocabulaire ». Ainsi le jeu gratifiant des mots et des phonèmes, les mini-épopées parodiques, les partis pris de renversement et d'arbitraire comme cet « Apprendre à voir » où Queneau s'essaie à l'image-choc des surréalistes en peignant en mauve les champs de blé, en rouge sang les prés, jetant vers Éluard un regard de connivence, tout cela engendre le plaisir ambigu d'une subversion qui n'est pas reniement, en même temps qu'une véritable poésie de la nature, des images discrètement oniriques, une nostalgie du lyrisme toujours refoulé par la distance humoristique. Battre la campagne, c'est lui donner des coups, sans doute, c'est aussi divaguer comme un malade qui met à la fin du recueil sa fièvre à la fenêtre, peut-être encore la battre comme un tapis sale et usé pour en faire sortir une poussière qui parfois s'irise en une fragile féerie.

Fendre les flots est, des trois volumes, le plus « pensé », le plus construit. Voici la présentation qu'en fait l'auteur : « La vie est une navigation, on le sait depuis Homère. L'auteur regarde s'embarquer un enfant dans une ville maritime, il le suit à travers vents et marées, et donne ainsi un complément à Chêne et chien ainsi qu'une suite à Courir les rues et à Battre la campagne. La première partie du recueil est moins autobiographique que la seconde; entre les deux se place un intermède de sonnets. »

La référence de Queneau à Homère comme l'organisation du recueil nous invitent en effet à y voir une Odyssée. Le ru initial va vers l'océan de la vie et du désir (le ru, le rut). Mais, dès le début, le ru ne se confond pas seulement avec l'enfant, il est aussi le principe produc-

*teur des galets-poèmes qui « renaissent sans fin dans le flot d'eau primaire ». Départ avec l'enfance havraise, rencontre des poissons et des mollusques, de tout ce qu'appelle la mer depuis les navires jusqu'aux tempêtes, repos sur la plage des treize sonnets qui forment le prélude à la dernière partie, autobiographique, qui suit la courbe d'une vie et forme un ultime bilan. Une architecture secrète et astrologique, du signe du bélier au signe du poisson, symbole de renouvellement, sous-tend cette évocation où l'on reconnaît sans peine les grandes étapes d'une existence : l'enfance et la famille, la découverte du monde dans les livres, la venue à Paris, la période difficile du « naufrage parisien », le service militaire, le surréalisme et son abandon, les fous, la psychanalyse, la guerre, Saint-Germain-des-Prés et la descente sur la « pente tragique ».*

*Mais là ne réside pas uniquement l'intérêt du recueil. Le jeu, révélé par les avant-textes, se fait plus savant encore, plus oulipien parfois avec les acrostiches complexes qui engendrent le poème : COR/RUP/TI/O OPT/IMI/ PES/SIM/A pour « La mer des Sargasses » :*

*Corde tendue corde mouillée  
rupture interne échevelée  
tirailleurie par quoi provoquée?  
oubli au début de l'année (etc.)*

*La mer des Sargasses est caractérisée par une faune originale qui n'existerait pas sans le support des algues particulières à cet endroit : le titre pourrait ainsi désigner le procédé même qui donne naissance au poème.*

*PO/ST/ TE/NE/BR/AS/ LU/X/, OR/DO/ AB/ CH/(A)/O/S engendre « Bois flottés ». Plus subtil encore*